

Entrevue avec Ken Loach L'élégance du faucon

Anne-Christine Loranger

Jimmy's Hall
Numéro 297, juillet 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2015). Entrevue avec Ken Loach : l'élégance du faucon. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 6–8.



KEN LOACH

L'ÉLÉGANCE DU FAUCON

*Ken Loach est l'auteur de certains des plus grands films catastrophes du cinéma moderne. Aucune explosion pourtant, aucun tremblement de terre: c'est l'effondrement des êtres et du tissu social qui le passionne. Si ses héros, comme dans **The Gamekeeper** (1980) ou **The Navigators** (2001), ne combattent pas toujours l'injustice, ils lui permettent de mettre en exergue la bestialité des hiérarchies. Chez Ken Loach, alors que l'élégance est le propre du faucon, la cruauté est celui des systèmes économiques.*

Propos recueillis et traduits de l'anglais par
Anne-Christine Loranger (Berlin, 2014)

Pouvez-vous parler de *Jimmy's Hall* qui sera présenté à Cannes ce printemps? Le film montre comment James Galton a été maltraité par l'Église et par le gouvernement irlandais à son époque. Que pouvez-vous nous en dire?

C'est une très petite histoire, vraiment. Cela se passait en Irlande en 1932. C'est à propos d'un homme et d'un groupe d'amis qui possèdent une salle de danse qui est hors du contrôle de l'Église catholique. L'Église contrôlait tout à cette époque et était très liée à l'État. Alors, pour quelqu'un, établir son propre lieu de loisirs était considéré par l'Église comme une menace. Le film est à propos de la religion et de ses alliances avec les riches, les grands propriétaires terriens et comment ils s'utilisaient mutuellement.

Galton ne devient-il pas communiste après cela?

Il était communiste déjà quand il était très jeune. Il a fait la Guerre d'indépendance en 1920-21. Mais, comme beaucoup d'Irlandais, il a voyagé; il est allé travailler aux États-Unis et partout dans le monde.

Vous avez louangé la réforme sociale conduite par le Parti travailliste durant la Deuxième Guerre mondiale. Étions-nous en meilleure posture il y a 70 ans que maintenant?

Je pense que, sous bien des aspects, nous étions en meilleure posture à ce moment-là que maintenant, parce que les gens se sentaient responsables les uns des autres. Nous sortions de la guerre et la guerre avait signifié que chacun devait s'occuper de son voisin et se soutenir. Quand quelqu'un avait besoin d'aide, tout le monde était là pour l'aider. Le système politique incorporait également cette idée de soutien dans la structure sociale. Évidemment, depuis lors, il y a eu de grandes avancées en science et en médecine, mais les structures sociales ne sont pas aussi bonnes parce qu'elles divisent plus qu'elles ne rassemblent. Elles ne sont plus axées sur le bien public mais sur l'avarice des grandes corporations et des riches. Je pense donc que, politiquement, nous sommes, aujourd'hui, dans une moins bonne situation. Et le défi, c'est de retrouver ce sentiment du bien public et de travailler ensemble.

PHOTO: Ken Loach pendant le tournage de *Jimmy's Hall*



Nous sommes ici en Europe où la plupart des Européens sont convaincus que la récession actuelle est le fruit des politiques de Madame Merkel. Qu'en pensez-vous ? Est-ce une crise allemande ?

Non. Les problèmes actuels sont basés sur la classe et non sur le pays. C'est la perpétuation d'une structure économique où les grandes corporations se font concurrence les unes contre les autres. Mon opinion est plutôt classique : les grandes compagnies se concurrençant, la compétition devient féroce et les profits diminuent. Elles doivent chercher de la main-d'œuvre et des matériaux moins bon marché. Elles veulent que les populations migrent et elles ont besoin d'un chômage de masse parce que cela diminue les salaires. Elles déplacent leur production là où les salaires sont les moins élevés. Et à la fin, le travail va à ceux qui acceptent de travailler pour presque rien. Alors, évidemment, ce sont les politiciens qui représentent ce modèle économique qui sont blâmés, mais en réalité, c'est le modèle économique lui-même qui est à blâmer.

Êtes-vous marxiste ?

Je dirais que oui. Je pense qu'il est futile de blâmer les individus parce que, quand Thatcher (Parti conservateur) s'en va, vous avez Tony Blair (Parti travailliste) avec le même système. Si Angela Merkel s'en va, quelqu'un d'autre viendra et fera le jeu du même système. Maintenant, en Angleterre, nous avons David Cameron (Parti conservateur). Les visages changent, la rhétorique change, mais le système politique reste le même. C'est une politique de classes, ce n'est pas limité à une nation.

Jimmy's Hall sera-t-il votre dernier film ? Dites que non !

C'est un dur travail, vous savez. Vous arrivez à un point où vous avez besoin de résistance physique pour faire des journées de 14 heures à courir de long en large. Il arrive un moment où vous avez besoin de passer le bâton aux jeunes. Alors, je ne sais pas. Je verrai. Mais ce ne seront peut-être pas des films à la même échelle que ceux que je faisais.

Vous avez eu une longue carrière. Qu'est-ce qui vous a rendu heureux de faire vos films ? Qu'est-ce qui vous rend heureux en général ?

C'est difficile de répondre. Faire un film, c'est un processus très concret. Il s'agit de trouver des gens spécifiques pour vous amener à un quelque chose de vivant; c'est trouver la bonne histoire et travailler avec un scénariste. Le créateur le plus important dans un film n'est pas le réalisateur, c'est le scénariste. Travailler avec le scénariste est le plus satisfaisant parce que c'est là que vous voyez l'idée émerger. Cette étape-là est parfaite. C'est seulement après que les compromis commencent et qu'on fait des erreurs, que les choses ne fonctionnent pas comme on veut. Mais le moment où on imagine le film avec le scénariste est le plus satisfaisant. C'est tellement spécial : tout est parfait ! Je le répète : le scénariste est la personne la plus importante. L'autre chose qui me rend heureux, c'est quand mon équipe de football gagne un samedi et que notre compétiteur principal perd. Cela, c'est une grande joie !

Si vous arrêtez de faire du cinéma, que ferez-vous ?

Je ne sais pas vraiment. Je fais cela depuis si longtemps que je ne peux imaginer faire autre chose. Peut-être de petits documentaires, quelque chose qui ne signifie pas avoir un cadran qui sonne à 5 h 30 pendant deux mois d'affilée. Peut-être des films à plus petite échelle. Peut-être aussi seulement m'asseoir et regarder le paysage en lisant un livre. Ce n'est pas toujours une mauvaise idée.

Êtes-vous déçus des films en général ?

Non. Les gens viennent d'une époque et d'un lieu spécifiques. Ils font les films qu'ils ont besoin de faire.

Mais vous avez fait des films qui discutaient de sujets importants, des films qui, comme Cathy Come Home, ont changé les choses en Grande-Bretagne. De nos jours, le cinéma ne se consacre pratiquement qu'au divertissement.

Oh ! Mais cela a toujours été ainsi. Il y a des films fantastiques qui sont produits. Il y a un film formidable tourné au Mexique qui s'appelle *The Golden Cage* (*La jaula de oro*, 2013) par Diego Quemada-Diez, merveilleux film à propos des problèmes des Mexicains qui traversent la frontière des États-Unis et ce qu'ils doivent y affronter. Je pense qu'il y a des films brillants qui sont tournés. Et il y a beaucoup de scénaristes, de réalisateurs et de producteurs qui veulent faire du bon travail. C'est la structure commerciale du cinéma qui rend cela difficile.

Vous avez beaucoup filmé les enfants. Cathy Come Home est centré sur les problèmes auxquels font face les parents pauvres



Carol White et Ray Brooks dans *Cathy Come Home* (1966)

qui ont des enfants. Dans Kes ou The Gamekeeper, qui sont des films plus anciens, on voit des relations qu'on qualifierait aujourd'hui d'abusives entre les parents et les enfants, ce qui est moins le cas dans vos films récents. Le regard de la société sur les enfants a-t-il changé ou avez-vous vous-même changé?

Je ne suis pas certain que les choses aient vraiment changé. Dans *Cathy Come Home*, j'espère que le film regarde les enfants avec compassion. La société a toujours fort mal traité les enfants en punissant leurs parents. Je ne pense pas que mon attitude vis-à-vis des enfants ait changé. J'espère que non ! Ils vous font sourire en même temps qu'ils vous enragent parfois.

Dans The Gamekeeper, ce type qui élève des faisans pour la chasse d'un aristocrate, qui est son serviteur (et supposément un type assez bien), menace de tuer le petit chat que son fils a trouvé ou encore il fait peur aux petites filles qui cueillent des fleurs dans la forêt du comte.

Il essaie de faire en sorte que ses enfants se tiennent bien. Il n'est pas abusif. Il est un bon père. Il fait des blagues quand il dit cela. C'est très typique des gens du Nord de l'Angleterre; ce n'est pas littéral. Avec ces deux petites filles dans la forêt, il n'est pas sérieux; à l'intérieur, il sourit. C'est très différent de la culture atlantique. Il va souvent dire le contraire de ce qu'il pense. La façon dont les hommes discutent dans le pub, c'est difficile à décrire; c'est presque une comédie: ils se moquent les uns des autres, mais c'est un rire partagé. En même temps que vous vous moquez, vous riez ensemble. Ce n'est pas ce qu'il paraît; c'est un genre de comédie un peu différent. Ils gardent un visage impassible tout en se souriant. Le petit garçon sait que son père ne va pas tirer sur le chat. Autrement, il réagirait différemment; c'est très sardonique. Mais je peux comprendre que ce serait très difficile pour quelqu'un de l'autre côté de l'Atlantique de comprendre cela parce que vous avez davantage tendance à dire ce que vous pensez. Vous dites « Je t'aime ». Ce père-là ne

EN COUVERTURE

KEN LOACH

dirait jamais à son fils qu'il l'aime: il l'amènerait voir une partie de football, il discuterait des résultats et ce serait une façon de révéler son affection. Tout arrive de manière implicite; ce n'est pas dit. Vous soulevez là un point intéressant; je n'aurais pas pensé qu'on pourrait comprendre le film comme cela. Mais c'est intéressant.

Vous avez une si belle façon de montrer les femmes, un regard si tendre, si délicat sur elles. Je suis hantée par la dernière image de Cathy Come Home, alors qu'elle est seule et abandonnée dans la rue. Je pense aussi à certaines scènes dans Ae Fond Kiss (2004). Que cherchez-vous à montrer des femmes?

Cela dépend du personnage et du point de vue de l'histoire. Le lien entre parent et enfant a toujours été très important; c'est là qu'on voit une société dans ce qu'elle a de plus cruel. Dans le cas de *Cathy Come Home* et aussi de *Ladybird Ladybird* (1994) – où des familles sont déchirées [par des contraintes économiques] –, j'essaie de montrer une situation qui est horrible et que personne ne pourrait décentement approuver; néanmoins, l'économie de la société amène les gens à se conduire comme cela. D'une certaine façon, cela montre l'inhumanité de la société. Ils vont détruire une famille pour des raisons d'argent ou par manque de compréhension. Le lien entre une mère et son enfant, par exemple, qui est le lien le plus fondamental qu'on puisse imaginer, peut être brisé en notre nom par des gens qui pensent qu'ils font là une bonne chose. Cela illustre absolument quelque chose de déplorable au cœur de notre société. Montrer cela a été important pour moi. Les gens, femmes ou hommes, peuvent être tendres ou drôles et ils peuvent aussi être très durs. Ce que vous recherchez, ce sont des personnages entiers qui possèdent tous ces éléments.

Vous filmez en entourant vos personnages féminins, très souvent, d'une aura de tendresse. C'est très beau.

Hmmm... Cela me trahit en tant qu'homme, non? Je dois plaider coupable! C'est un truc technique avec la lentille, la lumière: jouer avec le moment dramatique. Il faut trouver et révéler les gens dans le film. Une chose qui est importante, c'est la solidarité avec les personnages. Il faut que vous puissiez vous identifier, non pas de façon sentimentale, mais de manière à montrer une certaine clarté à propos de la situation dans laquelle les gens se trouvent. Si vous pouvez faire cela avec vos personnages dans un drame, alors peut-être cela reflétera-t-il quelque chose à propos de votre situation personnelle.

C'est bien pour cela qu'il ne faut pas arrêter de faire du cinéma. Regardez Manoel de Oliveira!

Ah! Ça, c'est injuste! Il faut qu'il arrête! Je l'ai rencontré, il y dix ans, quand il avait seulement 96 ou 97 ans. Nous avons terminé un repas vers 23 heures et il voulait savoir où se trouvaient les boîtes de nuit! Et nous, nous voulions tous rentrer à la maison pour nous coucher!

C'est le porto!

Oui, mais c'est absolument choquant. Ce n'est pas juste pour nous! ☺